

Les Miscellanées du GED au temps du COVID19

Abandons

Nathalie Féton-Danou

Dermatologue, Paris

n.fetondanou@gmail.com

Le 20 mai 2020

Abandon des soignants en raison de restrictions budgétaires

Abandon des soins psychiatriques par manque de moyens et de personnel

Abandon « des vieux » dans les Ehpad par négligence

Abandon des cités dans les écueils d'une difficile distanciation sociale

Abandon du masque, entre stock stratégique périmé et déclaration d'inutilité

Abandon de libertés pour urgence sanitaire...

Ce mot d'abandon résonne dans les titres des journaux, qu'on se sépare volontairement de personnes ou de certaines choses, ou que par mégarde on en délaisse d'autres, que la séparation soit réelle ou symbolique. Ce verbe abandonner tourne dans ma tête. Abandonner qui est « mettre à bandon » c'est renoncer à une chose en la mettant entre les mains de ... : abandonner/faire confiance-aux scientifiques, abandonner/laisser au pouvoir-des politiques... ; c'est aussi la laisser en liberté, lâcher le lien.

Et lâcher le lien c'est encore s'abandonner, et ... s'exposer au danger...

Le ban est la loi, la convocation lancée par le suzerain pour servir, ordonner ou défendre une chose. Et par métonymie il désigne les personnes (le ban et l'arrière-ban), le territoire (la banlieue est une lieue autour du ban) et donnera le verbe bannir (exil du territoire).

Dans ces 2 mois, j'ai eu parfois le sentiment d'abandonner mon poste de soignant, n'étant pas même encore dans l'arrière-ban de la réserve sanitaire convoquée, mais simplement absente par lâcheté ou sagesse (ne connaissant que les gestes de petite chirurgie) et peut-être par peur (liée à mon âge), me sentant inutile comme dermatologue dans les priorités médicales, et n'ayant pas de désir d'héroïsme.

Confinée, regardant de loin (téléconsultation), dans un lien relâché, j'ai tenté d'éviter des retards diagnostiques et guidé les patients entre mes certitudes et leurs incertitudes, dans cette incapacité d'agir, dans cette impuissance de choix que certains ont nommé « entre la peste et le choléra ».

J'ai convoqué tous les patients à se retrouver aujourd'hui. Certains ont abandonné, le motif de consultation ayant disparu ou leur semblant superflu. Certains ont peur du déconfinement, des transports, des autres et diffèrent l'idée même du rendez-vous, l'atteinte dermatologique leur paraissant si inoffensive comparée à ce virus

insaisissable. D'autres encore se connaissant « à haut risque » se cloîtent, mettant en balance leur exigence de survie, et renoncent à consulter. Alors j'ai ce sentiment d'injustice de soin pour les habitants des banlieues lointaines (bien plus qu'une lieue) qui abandonnent devant le risque d'une rame surchargée, pour des patients psychologiquement fragiles où sortir devient un effort insurmontable, pour tous ceux que la crise sanitaire et sociale écarte un peu plus.

La levée progressive des restrictions collectives amoindrit ce sentiment d'inégalité et de perte de chance. Dans cet instant figé par la crise, je n'ai pas abandonné mes principes en particulier éthiques, indispensables soutiens décisionnels, pourtant bousculés, questionnés dans toutes leurs conjonctions.

J'ai abandonné la poignée de main, prélude à la relation. J'ai abandonné le toucher sans gants, lien corporel. J'ai perdu le sourire des patients derrière ces bouches larges, blanches, bleues ou bigarrées. Mais je garde le regard qui alors en dit plus long.